LE NUMERO 5 CENTIMES

L'Egalité
DE ROUBAIX-TOURCOING
Journal Socialiste Quotidien

LE NUMERO 5 CENTIMES

SIXIEME ANNEE. — N° 90 — LUNDI 9 JUILLET 1900

ABONNEMENTS

	Trois mois	Six mois	Un an
Nord et Départements limitrophes.	4 fr. 50	9 fr.	18 fr.
Autres Départements.	5 fr. 50	11 fr.	22 fr.

RÉDACTION et ADMINISTRATION :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX

ANNONCES
Les annonces sont reçues directement au bureau du Journal :
ROUBAIX, 13, Rue des Champs, 13, ROUBAIX
et dans toutes les agences de publicité

Le Collectivisme

Il est un fait que nul ne peut méconnaître : c'est la poussée formidable, qui se produit vers le socialisme non seulement dans les pays de notre vieille Europe, mais dans le monde entier. C'est sous toutes les latitudes qui s'épanouit aujourd'hui la fleur rouge du socialisme.

Quelques arriérés, quelques entêtés s'obstinent encore à ne voir dans le socialisme qu'une affection à fleur de peau, qu'un mouvement superficiel, qu'un engouement passager des masses.

Ceux-là se font chaque jour plus rares mais ceux qui observent et qui pensent, voient bien qu'ils se trouvent en présence d'une force qui s'impose et qui, tôt ou tard, brisera toutes les résistances et renversera tous les obstacles.

Parmi les divers socialismes que notre siècle a vu éclore, il n'en est qu'un de vraiment profond, de précis, de bien déterminé : c'est le socialisme collectiviste que nous préconisons.

Nous basant sur la loi économique du mouvement des sociétés modernes, si nettement dégagée par Karl Marx, nous affirmons que le Collectivisme sera le régime de demain.

Tout d'abord, qu'entendons-nous par collectivisme ?

Par Collectivisme, nous entendons une forme sociale basée sur l'appropriation commune des moyens de travail, ou la production, unifiée et organisée socialement, sera déterminée par les seuls besoins de la collectivité et ou la répartition des produits se fera en raison des services rendus par chacun à la société.

Comme nous ne cessons de le *répéter* à ceux qui nous traitent d'utopistes, l'avènement du Collectivisme ne sera pas un fait d'ordre sentimental, mais bien un fait d'ordre purement scientifique. Ce ne sera pas la réalisation de beaux rêves humanitaires et de généreuses conceptions philosophiques, mais bien la résultante nécessaire de l'évolution de l'organisation industrielle.

Comme l'écrit très justement Engels, « ce ne sont pas les idées qui jouent le rôle principal dans l'histoire, mais bien les différents modes de production. » C'est pourquoi la cause dernière des transformations sociales et des réformes politiques *ne doit être recherchée ni dans le cerveau des hommes, ni dans leur intelligence grandissante, mais dans les transformations du système de production et d'échange.* »

La Révolution de 1789 nous fournit un excellent exemple pour illustrer cette théorie matérialiste de l'histoire.

Si la bourgeoisie industrielle et commerciale a fait sa révolution, ce n'est pas parce qu'elle avait lu Voltaire et Jean-Jacques, mais parce qu'elle avait besoin de briser les anciennes formes de production qui s'opposaient au libre développement des nouvelles forces économiques qu'elle avait déchaînées et parce qu'elle sentait la nécessité de se prendre, — comme dit Jaurès dans *son Histoire socialiste*, — la direction d'une société dont ses intérêts tenaient déjà tant de place et pouvaient courir tant de risques. »

Désormais, l'industriel, entièrement libre, porte au plus haut degré de perfection la division du travail qui multiplie la puissance productive tout en diminuant les frais de fabrication, impose des conditions et des salaires à sa convenance aux travailleurs, libres aussi de droit, mais non de fait, car isolés, désorganisés, ne possédant plus rien que leur force cérébrale et musculaire, ces derniers restent soumis au pire des esclavages, à celui des nécessités journalières de l'existence qui les contraignent à accepter, quels qu'ils soient, les salaires et les conditions de travail voulus par l'employeur.

Dans l'état actuel des choses, ceux dont le développement physique et moral est assuré, constituent une extrême minorité ; et cette minorité seule dispose exclusivement de la matière première, du capital ou des moyens extérieurs d'action, concentrés entre ses mains par l'héritage, la spéculation et l'exploitation du travail d'autrui.

La liberté individuelle n'existe, par suite, que pour ces quelques-uns.

Pour les autres, pour la masse que la misère et l'ignorance atrophient musculairement et cérébralement et dont l'activité ainsi restreinte est encore limitée, dans son application, à la fraction du capital que le capitaliste veut bien lui livrer, — et à quel prix ? — elle se réduit à zéro, ou, ce qui revient au même, à un droit purement nominal et illusoire.

Dans la société collectiviste qu'arrivera-t-il, au contraire ?

D'une part, le développement des facultés, de toutes les facultés d'un être reconnu d'utilité sociale, sera garanti, organisé socialement ; en dehors de la famille qui, même réformée et affranchie, par cela seul qu'elle varie en nombre et en ressources, ne saurait pourvoir également à l'entretien et à l'instruction de ses membres.

C'est-à-dire que la liberté individuelle, en tant que moyens organiques d'action, existera pour tous.

D'autre part, l'instrument de production et la matière de toute production démonopolisés, redevenus libres et sociaux, seront mis en totalité à la disposition de l'activité de chacun, et cela d'autant plus nécessairement qu'à la différence des propriétés des individuels d'aujourd'hui, la collectivité aura toujours intérêt à ce que chacun de ses membres produise le plus possible.

C'est-à-dire que la liberté individuelle, en tant que moyens extérieurs d'action, existera pour tous.

La liberté sera à la fois universalisée et accrue de toute la somme des nouveaux moyens d'action qui résulteront infailliblement du travail devenu, en même temps que le droit de tous, le devoir de chacun.

INTÉRIM.

Echos & Nouvelles

La propriétaire des mines de Karling Lorraine) a adopté, pour ses ouvriers, la journée de huit heures. L'exploitation, à l'exemple de la Westphalie, comprend dès lors trois roulements : de six heures du matin à deux heures de l'après midi ; de deux heures à dix heures du soir et de dix heures à six heures du matin.

A cette durée moindre du temps de travail, *correspondra un nouveau tarif tendant à une augmentation de salaire, en sorte que les mineurs gagneront en moyenne 5 marks par jour.*

—o—

Dans quelques semaines, les timbres français actuels deviendront rares ; les ateliers du boulevard Brune n'en impriment plus un seul depuis la semaine dernière ; les stocks en magasins seront sérieusement écoulés. L'administration va, en effet pourvoir, d'ici à la fin du mois, les divers bureaux de poste et de tabac, des timbres du nouveau modèle.

Faisons remarquer que, lorsque les nouveaux timbres auront été émis, les anciens pourront servir encore.

Il n'en est pas des timbres comme de certaines pièces de monnaie que l'on démonétise : les timbres français non oblitérés sont toujours valables ; on peut affranchir une lettre avec des timbres hors d'usage, si ces timbres n'ont point servi.

Les timbres actuels pourront donc être utilisés quand les nouvelles vignettes seront mises en service. C'est dire que pendant quelques moins on usera également des anciens timbres et des nouveaux.

—o—

Les galetés de l'annonce exotique.

De coupé dans un grand journal de Chicago :

« On demande un jeune et intelligent gentleman chinois, de bonne éducation et d'excellent caractère, pour faire la lessive dans une famille américaine. Il doit être bon sténographe et pratiquer la machine à écriture. Gages : deux dollars par semaine. »

Que dites-vous de cela ?

***

NOUVELLES A LA MAIN

En sortant du tribunal où venait d'être traduit le nationaliste Jacquey :

— Une singulière idée qu'avait là le général Jacquey de jouer au baccara !...

— Le fait est qu'il aurait mieux fait de jouer au jacquet !...

A L'EXPOSITION

UN BRAVE NATIONALISTE. — J'ai bien envie de venger l'Europe sur le dos de ce maudit Chinois... Il est seul !

Chronique de l'Exposition

L'EXPOSITION COLONIALE

Les Colonies secondaires

Parmi les possessions françaises qui n'éveillent pas tout d'abord l'attention du public, il en est, comme Mayotte et les Comores, Tahiti, Saint-Pierre et Miquelon, qui n'ont point l'honneur d'un pavillon spécial et sont groupées dans un bâtiment unique désigné sur le plan sous le nom de « Diorama ». D'autres — et c'est le cas de la Côte-d'Ivoire, placée en bordure de l'avenue Delessert, au-dessus de la Guinée et du Dahomey, ainsi que de la Nouvelle-Calédonie et de ses dépendances, reléguées contre le pavillon du ministère des colonies et l'aile droite du Trocadéro — sont logées dans des constructions d'architecture purement européenne et moderne, visant à l'Inde, encore inachevée, elle demeure inabordable. Enfin le Congo français est tellement perdu dans un bois qu'il faut de patientes recherches pour le trouver, à moins que le hasard ne le fasse à l'improviste découvrir.

En dépit du soin et de l'habileté apportés à l'étalage des produits de la Côte-d'Ivoire par le commissaire général de cette colonie, notre distingué confrère, M. Pierre Mille, la majeure partie des visiteurs ne stationne guère en cet endroit. C'est qu'il n'apparaît à première vue, offrir d'intérêt que pour une catégorie spéciale de commerçants, et les collections de menus objets indigènes, soigneusement arrangés dans les vitrines, n'ont, pour la foule, qu'un attrait bien éphémère. Pourtant ici, comme partout ailleurs, on a eu soin de rassembler de nombreuses photographies, toujours intéressantes à regarder, parce qu'elles nous initient d'une façon plus sensible aux mœurs des habitants en même temps qu'elles nous révèlent leurs visages, leurs costumes et l'aspect des paysages au milieu desquels s'écoule leur existence.

C'est l'instruction par l'image, et il serait à désirer que les enfants de toutes nos écoles fussent constamment à même d'être renseignés sur les coutumes, les vêtements, les travaux industriels et agricoles, les monuments et les paysages des diverses contrées de la France, au moins autant et de la même façon exacte que les visiteurs de l'Exposition peuvent l'être sur les pays étrangers. Ce serait facile, peu coûteux et d'un avantage incontestablement supérieur à la propagande de l'imagerie religieuse, dite « de sainteté », qui se pourvoit encore dans un très grand nombre de villages.

Mieux que par des photographies, on a su captiver la foule au pavillon des Dioramas par des vues panoramiques d'ensemble grâce auxquelles l'illusion de la vie agissante, en des climats différents du nôtre, est soudainement rendue plus intense. Aussi, voyez comme le public stationne, observe, échange des propos ; quel que soit le souvenir qu'on emporte de ce lieu, il ne peut qu'être profitable.

La mémoire des foules a besoin, pour entrer en jeu, de recevoir des impressions fortes : aussi faut-il louer l'exhibition de ces décors lumineux suppléant dans une large mesure aux fidèles reconstructions architecturales.

Sénégal, Soudan, Guinée

De ces reproductions, les moins remarquables, sans contredit, sont celles qui abritent les produits de l'Afrique occidentale : Sénégal, Soudan, Guinée, Dahomey. Parcourons-les rapidement.

Le Sénégal et le Soudan sont réunis dans un même pavillon. C'est une bâtisse rectangulaire en pisé gris rappelant par ses tours crénelées et son toit à parapet certaines constructions féodales primitives. Les murailles en sont ornées (?) de saillies offrant l'aspect de verrues et d'appendices en forme de cornes de bœuf. Sous le péristyle, de nombreuses aquarelles nous montrent des échantillons variés d'habitants et des visions diverses de plantations de ces contrées équatoriales. L'intérieur de la salle est également agrémenté de peintures murales représentant des marchés, des caravanes, etc. Vous trouverez là les produits sénégalais : caoutchoucs et gommes, aracnides et autres fruits exotiques. Vous y verrez en outre le trésor d'Ahmadou, ancien sultan de Ségou, curieux sans doute, mais cependant bien modeste.

Si du Soudan vous passez à la Guinée, le changement ne sera pas appréciable : les produits sont les mêmes ; il vous sera loisible cependant de contempler en outre d'énormes tams-tams supportés par des trépieds sculptés et de vastes calebasses ciselées. D'autres sculptures de bois ou de métal attireront vos regards. Inutile de dire qu'elles ne provoqueront aucune enthousiaste admiration : leur tête semble en général avoir été aplatie sous les pressoirs d'où jaillit l'huile d'arachide. Je crois cependant pouvoir affirmer que les naturels de Guinée n'ont pas coutume de se livrer sur le crâne de leurs enfants à cette singulière manipulation.

Arrêtons-nous, en sortant de la Guinée, au village dahoméen. Il en vaut la peine, autant par le développement considérable qui lui a été donné que par les réflexions qu'il suggère. Il synthétise, en effet, la barbarie des races primitives dans ce qu'elle a de *plus lamentable et de plus répugnant*. Cependant, sommes-nous d'une façon absolue si fort élevés au-dessus de ces sauvages ? La constatation mérite d'être faite.

Bâtisse d'un mur très bas en maçonnerie rudimentaire comme du reste toutes les autres constructions qu'il circonscrit, à laquelle l'argile donne une nuance rose, le village dahoméen se compose de plusieurs huttes ou cases, au toit de chaume débordant, *soutenu par des piliers de bois*, ces cahutes reposent sur le sol, à l'exception de l'une d'elles, montée sur pilotis au milieu d'un bassin figurant le lac Nokoué. Au pied de cette « paillotte » lacustre, quelques troncs d'arbres creusés en forme de canot flottent sur l'eau dormante. Tout autour du lac, des poteaux coloriés, où les couteaux des sculpteurs dahoméens, ont creusé des yeux et des bouches, dégagé des nez, arrondi des membres, *au point de nous faire croire qu'ils se* sont réellement efforcés de reproduire des êtres humains, nous donnent une première notion des tentatives artistiques de ces peuplades.

Des femmes à la peau noire, aux yeux luisants sont mélancoliquement, semble-t-il, affalées au seuil d'une case, le corps tout entier perdu dans une large pièce de cotonnade enroulée sans attaches, les pieds nus, les mains balantes, inertes. Un jour pourtant, j'en vis une qui me parut fort absorbée : elle étalait avec régularité, puis ramassait et brassait, pour les étaler à nouveau, des cartes à jouer ! Sans doute elle se livrait avec ardeur à de passionnantes « réussites » ! La civilisation, on le voit s'atteste déjà dans la population féminine de notre récente conquête. Il est vrai que devant le palais de Béhanzin des tisserands indigènes dans l'exercice de leurs fonctions prouvent qu'on ne nous a pas attendus pour apprendre à confectionner des étoffes.

C'est dans ce palais, — chaumière à deux étages surmontée d'un parapet et dominé par la « Tour des Sacrifices » — que sont exposés les nombreux spécimens du travail et de l'art dahoméen, la plupart brillamment conquis par nos armes. Un escalier de bois, revêtu d'une couche de mortier et bordé d'une rampe en branches d'arbre non équarries, mais décortiquées et vernies, et maintenue par des supports entrecroisés à la diable, conduit à l'étage supérieur où sont entassés les armes, les bijoux, les ex-voto en bois sculpté à siège hémisphérique concave ayant servi de trône à Béhanzin et à Glégle ; surtout le nombre des fétiches est considérable.

Deux modèles semblent plus particulièrement en honneur. Le premier représente un oiseau paraissant appartenir à la famille des échassiers, mais on nous informe que c'est un aigle ; son bec entr'ouvert triture le cou d'un oiseau considérablement plus petit et dont le corps pend lamentablement. Le second figure un chacal ayant un chevreau : la moitié postérieure du corps est déjà engloutie, ce qui n'empêche point l'animal dévoré de conserver son regard joyeux et son allure fringante. Ce sont là fétiches royaux ; et le peuple, en effet, ne doit-il pas se réjouir de servir de pâture à ses despotiques souverains ?

Nous jugeons à bon droit ce fétichisme ridicule autant que grossier. Pourtant il est de nombreuses boutiques où chacun peut contempler des idoles de plâtre et de bois guère moins grossièrement sculptées et peinturlurées, des objets aussi manifestement fétichistes, des reliques entourées d'une analogue vénération, objets de la part de nations soi-disant civilisées, d'un culte de dulie non moins offensant pour la raison. Il est vrai que ces nations entretiennent à grands frais un nombre considérable de personnages chargés d'inculquer aux enfants des deux sexes cette idée que si l'idolâtrie des autres peuples est absurde et bouffonne, la leur est éminemment respectable et rationnelle.

Si l'intérieur de la demeure royale nous inspire du *mépris*, au dehors la Tour des Sacrifices provoque la répulsion et le dégoût quand on songe que c'est du haut d'une tour semblable que Béhanzin précipitait, à la grande joie de ses sujets altérés de sang humain, les prisonniers épouvantés et pantelants. Ici, du moins, il doit nous être permis de triompher : les époques de carnage sont loin de nous, et l'idée de meurtres froidement accomplis ne saurait sourire à aucun de nos contemporains. Il est bien certain par exemple, que M. Drumont, qui est un doux homme, n'aura jamais la pensée de faire cuire ses contemporains hérétiques dans des chemises soufrées ; vous étonneriez beaucoup M. Rochefort en lui disant que des araignées venimeuses peuvent avantageusement remplacer les javelots empoisonnés.

Quant à M. Dubuc, ne lui parlez pas de décerveler avec des bayadères les adversaires politiques : il ne saurait ce que cela signifie. Est-ce que vous vous imaginez que ces gens-là sont des barbares ? Ce sont d'excellents nationalistes, antisémites, plébiscitaires — césariens, si vous voulez : ils ne veulent que le bonheur du peuple, tandis que Béhanzin... Mais là-dessus ils sont intraitables, et pour atteindre leur but, pourquoi hésiteraient-ils à employer les moyens qui leur semblent le plus expéditifs ?

Mais nationalisme, antisémitisme, césarisme, ce sont les noms divers que revêt actuellement un état d'esprit qui fut de tous les âges, qui se révèle chez tous les peuples et qui se manifeste rapidement en France aussi bien qu'au Dahomey, du moment où l'on ne professe plus le respect absolu de la vie humaine, où l'on admet que la force peut opprimer la pensée et que certaines opinions ou certaines croyances peuvent être, en guise de réfutation, punies de mort. Contre cette explosion toujours menaçante de barbarie, ce fut l'honneur du dix-huitième siècle de lutter avec acharnement.

Il n'y avait alors qu'un mot pour désigner l'ensemble de ces redoutables adversaires de la civilisation ; on les appelait des fanatiques. Il serait temps que le siècle prochain reprît la tradition du siècle dernier. Il importe que, sous prétexte de liberté d'enseignement, on ne tolère pas plus longtemps la liberté du fanatisme et qu'on s'oppose avec la plus grande énergie à l'envahissement des méthodes d'éducation dont le principe repose sur l'absolutisme d'un dogme, qui ont pour résultat de former des adversaires implacables de la pensée moderne, et dont la conséquence possible serait l'éclosion sur notre terre de France d'une jeunesse intolérante, implacable jusqu'à la férocité, et digne d'être comparée aux peuplades dahoméennes.

Tandis que ces réflexions surgissent dans notre esprit, nous nous écartons peu à peu de la tour maudite qui vient de les provoquer. Et bientôt, sous l'ombrage des grands arbres, la vision s'évanouit, le cauchemar disparaît. En quittant le sol de la brûlante Afrique occidentale, un paysage plus reposant vient changer le cours de notre rêverie, et les rires qui éclatent, les visages épanouis des promeneurs auxquels n'est tout de suite mêlé, le bourdonnement lointain de la foule dominé par les sons nasillards des instruments exotiques, tout ce tourbillonnement de fête populaire qui nous entoure nous rappelle rapidement à la réalité concrète et sereine de l'Exposition voulue, concertée par tout un peuple intelligent et laborieux qui n'est pas disposé à se laisser émouvoir par les criailleries des amateurs de scandales non plus qu'à supporter les entreprises malfaisantes dont la pensée pourrait germer au fond de quelques cerveaux incultes. Suivons la foule, egayons-nous, et allons admirer les trésors que nous envoya l'Indo-Chine.

E. BETEILLE.

NOTES SOCIALISTES

N'y a-t-il pas à réfléchir sur un système qui nous force à aller chercher des consommateurs au bout du monde, quand nous avons dans notre patrie des travailleurs qui meurent de faim ?

—o—

Les syndicats ouvriers, tous les groupements de travailleurs unis sur le terrain corporatif et politique, en plus des effets immédiats qu'ils peuvent produire, préparent aussi l'avenir et l'avènement de cette République sociale qui, pour le bien de l'humanité entière, devrait s'opérer en même temps que se produit la révolution économique.

—o—

La classe propriétaire est devenue inutile, et par suite nuisible. Elle n'existe plus que comme parasite, et l'histoire est là pour nous démontrer que les classes arrivées à l'état parasitaire, ayant cessé de remplir la fonction sociale qui leur a donné naissance, sont fatalement appelées à être « éliminées ».

FEUILLETON DU 9 JUILLET. — N° 15

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIÈRE

II

Route de Brie

A dix heures et demie, ils avaient traversé le petit village de Bondy et s'engageaient dans la forêt, trop célèbre en ce temps-là par les exploits de hardis coquins dont la maréchaussée parvenait rarement à s'emparer. Montclavel sondait les profondeurs de la forêt avec une sorte de curiosité impatiente. Une aventure de brigands ne lui aurait pas déplu.

Malheureusement il dut en rabattre. Pas le plus petit voleur de grand chemin n'essaya de lui barrer le passage.

Il arriva sans encombre à Livry, au moment où midi sonnait à la petite église du village.

Livry avait à cette époque une certaine importance, non-seulement à cause de l'abbaye de moines qui s'y trouvait, mais encore parce qu'il était la dernière étape des voyageurs qui se dirigeaient vers Paris, la première de ceux qui en sortaient.

Il n'y avait pourtant qu'une seule auberge convenable, celle du *Cheval-Blanc*.

Nos deux amis, que cette excursion matinale avait mis en appétit, s'y arrêtèrent.

Il paraissait y avoir un grand mouvement dans l'auberge, des fumets exquis s'échappaient de la cuisine.

— *Je crois que nous arrivons bien*, dit le comte en riant. Il y a dans cette maison un vague parfum de haulte graisse et de franche lippée.

Ils pénétrèrent sous la porte d'entrée, mirent pied à terre et jetèrent à Germain la bride de leurs montures.

Au même instant, l'aubergiste, en grande tenue de cuisine, les joues embrasées, le front ruisselant, parut sur le seuil de la porte.

— Pierre, criait-il, remisez le carrosse de monseigneur ! Jean, pansez les chevaux de monseigneur !

Puis il rentra dans la cuisine.

— Et vous, cria-t-il à ses aides, soignez le dîner de monseigneur !

— *Morbleu !* fit Montclavel, *nous arrivons bien*. On traite ici un grand personnage. C'est bien le diable si l'on ne nous donne pas quelques miettes de sa table !

Ils entrèrent dans la cuisine sur les pas de l'aubergiste pour commander leur dîner ; mais le service de Monseigneur absorbait tellement le personnel tout entier, qu'ils attendirent au moins cinq minutes avant de trouver à qui parler.

La femme de l'aubergiste daigna enfin s'occuper d'eux. Ils commandèrent leur repas et sortirent, pendant que l'on dressait leur couvert dans la salle basse.

En ce temps-là, les auberges étaient loin d'avoir atteint le degré de confortable que la civilisation leur a donné aujourd'hui.

Une salle immense de dix à douze mètres carrés, qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger ; telle était à peu près la seule pièce dans laquelle gentilshommes ou manants, la voyageurs trouvassent asile.

Les délicats se faisaient servir dans leur chambre, mais ils étaient peu nombreux.

Ni Montclavel ni Lucien n'étaient des délicats. Le premier adorait le bruit et le mouvement ; le second était né soldat, avait vécu en soldat et venait de faire la guerre pendant trois ans.

Pendant qu'on préparait leur dîner, ils sortirent et se promenèrent de long en large devant l'hôtellerie.

Sur la route, quelques paysans curieux s'étaient rassemblés pour admirer les équipages de monseigneur, dont l'arrivée avait fait un bruit dans le village.

Lucien et Montclavel étaient fort intrigués. Quel était donc le personnage qui mettait en émoi, non seulement l'aubergiste et ses valets, mais encore les population ?

Ils avaient grande envie de se renseigner, lorsque sortit de l'hôtellerie un personnage tout de noir habillé, gros, gras, frais et bien portant.

Il se laissa tomber sur le banc de pierre qui se trouvait à côté de la porte, essuya la sueur qui lui coulait du front ; puis, se renversant en arrière, s'éventa avec son mouchoir et se mit à respirer bruyamment.

Montclavel et Lucien l'observaient attentivement.

C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, à la mine doucereuse et papelarde, au visage fleuri, imberbe, et sentant d'une lieue la sacristie.

Bouffi d'importance et de vanité, non moins que de bonne nourriture, il se donnait en spectacle aux manants, qui le considéraient avec un respect mêlé de crainte et de superstition.

Montclavel s'approcha de lui.

— Pardon, monsieur, lui dit-il, pourriez-vous me dire quel est le seigneur dont l'arrivée met tout le pays en émoi ?

Le gros homme noir toisa de la tête aux pieds le gentilhomme et l'officier avec ce dédain particulier que professent les hommes de l'église pour les hommes d'épée.

— C'est Mgr l'évêque de Silistrie, répondit-il avec emphase.

— Silistrie ! fit Montclavel... mais, si j'ai bonne mémoire... Silistrie est un nom païen !... quelque chose comme une forteresse turque...

Le gros homme noir fronça ses épais sourcils. Cette observation n'était pas de son goût.

— Monseigneur arrive de Rome et se rend à Paris, dit-il en se levant et en tournant le dos aux deux gentilshommes...

— Faquin ! murmura Lucien en haussant les épaules

Le gros homme noir entendit probablement cette épithète malsonnante, car il se retourna et jeta sur le jeune officier un regard courroucé.

Les deux jeunes gens partirent en effet d'un grand éclat de rire.

Quelques instants après, ils pénétrèrent dans la salle basse et se mirent à table.

Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent à se faire servir. Cependant, on leur avait déjà donné le potage et fait goûter certaine terrine de lièvre, à laquelle leur robuste appétit avait fait une brèche formidable, quand on posa sur la table un magnifique coq faisan, bien paré, bien doré, bien fumant, auquel ils se préparèrent à faire honneur.

Déjà Montclavel, en sa qualité d'officier de vénerie, se disposait à découper l'animal, lorsqu'un bras noir s'allongea sur la table et s'empara du plat.

— Pardon, dit-il, mais ce faisan est pour monseigneur.

Lucien, qui se trouvait près lui, se retourna et reconnut le gros homme noir.

Il se leva et lui prit le bras.

— Voulez-vous remettre ce plat sur la table ? ordonna-t-il.

— Par exemple ! fit l'homme ; il ferait beau voir qu'un petit officier se régalât aux dépens de monseigneur !

Et il voulut emporter le plat qu'il tenait à la main.

Lucien devint pâle de colère.

— Une dernière fois, je vous ordonne de déposer ce plat sur la table, dit-il, ou sinon...

— Sinon quoi ? demanda l'homme noir d'un ton d'arrogant défi.

— Sinon, je vous châtierai comme on châtie les drôles de votre espèce, dit l'officier.

— Je voudrais bien voir cela.

Il avait à peine prononcé ces paroles que Lucien, saisissant un rouleau à pâte qui se trouvait sur la table voisine, lui en asséna sur l'échine trois ou quatre coups bien appliqués.

L'homme noir lâcha le plat qu'il tenait à la main. Le rôti tomba sur la table à portée de Montclavel qui le rattrapa au vol, pendant que le drôle s'en allait en poussant des cris terribles.

— Je vais me plaindre à monseigneur, hurla-t-il, et nous verrons...

Montclavel et Lucien lui rirent au nez, et l'homme noir disparut en leur montrant le poing.

Nos deux amis, sans s'émouvoir, attaquèrent résolument le rôti. Ils en avaient eu facilement raison avec leur appétit de vingt ans et entamaient leur dessert, quand la porte de la salle basse s'ouvrit avec fracas.

Ils se retournèrent et aperçurent un homme de quarante cinq ans au plus, de taille moyenne, jeune encore de visage et d'allures, portant un costume de cavalier, tout de velours et de satin violet.

De magnifiques dentelles de Venise s'étalaient sur sa poitrine et retombaient sur ses mains blanches. Au médius de la main droite brillait une énorme bague, violette également, composée d'une magnifique améthyste entourée de brillants.

Il n'y avait pas à s'y tromper : ce cavalier si richement habillé, c'était Monseigneur.

L'hôte et ses valets s'inclinèrent devant Sa Grandeur.

Montclavel et Lucien ne se dérangèrent pas. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient un évêque.

Celui-ci promena dans la salle basse un regard observateur et, ne voyant attablés que le comte et le jeune officier, il se dirigea vers eux.

— Ce que mon intendant vient de me raconter est-il vrai, messieurs ? demanda-t-il d'une voix sévère.

— Quoi donc ? fit Lucien.

— Il prétend que l'un de vous, un officier, m'a-t-il dit, s'est permis de lever la main sur lui.

En disant ces mots, il fixait d'un œil courroucé le jeune lieutenant de carabiniers qui, seul des gentilshommes, était en uniforme.

— C'est vrai, monseigneur, répondit franchement Lucien.

(A suivre)